

REPORTAGE

SECONDE PASSERELLE : SE RÉCONCILIER AVEC LES ÉTUDES

Au lycée polyvalent Frédéric-Ozanam, à Lille, une classe passerelle permet aux élèves en difficulté de préparer en douceur leur intégration en seconde. Une alternative au redoublement de la 3^e, mise en place depuis plus de trente ans et qui continue de faire ses preuves. PAR LISE DAVID / PHOTOS DAVID PAUWELS

AU TROISIÈME ÉTAGE de l'immense bâtisse en briques rouges du lycée Ozanam, à Lille, c'est une matinée particulière qui démarre pour les 25 élèves, 6 filles et 5 garçons, de la classe passerelle. Comme chaque jeudi, ils vont plancher pendant deux heures en petits groupes sur un projet de mini-entreprise qu'ils vont devoir affiner toute l'année avant de le présenter au mois de mai à un jury de professionnels. Une séance spécifique à cette classe qui sort des cours ordinaires. Nous sommes début octobre, aux prémices, donc. Mais déjà les projets sont posés : un site web de tatouages éphémères, des bornes de libre-service à l'en-

trée du lycée, pour recharger les batteries de téléphone, ou encore un service de recyclage de vêtements usagés. Les idées ne manquent pas. Ce matin, chaque groupe doit réfléchir à ses besoins pour concrétiser son projet. Chez certains les propositions fusent et provoquent le débat, chez d'autres, la réflexion est plus poussive. Mais tous, en revanche, alors qu'ils se connaissent depuis peu, semblent motivés pour travailler ensemble.

Nathalie Avez, professeur de physique, qui chapeaute cet atelier avec Emna Sabahi, sa collègue en ingénierie informatique, fait le tour des tables pour aider à préciser des idées,

Emna Sabadi accompagne deux jeunes lycéens en seconde passerelle pour leur projet entrepreneurial. Ce projet de création les aide à structurer leur pensée et il est valorisé par des partenaires extra-scolaires.





Antoine Fouble, professeur d'histoire, apprécie la seconde passerelle car elle redonne du sens à l'enseignement : on prend le temps avec les élèves, on ne laisse personne de côté.

parfois encore floues ou un peu ambitieuses. « *L'objectif ici, c'est de raccrocher ces élèves à l'école via quelque chose de concret, car beaucoup sont fâchés avec l'enseignement classique. C'est aussi un défi qu'on leur lance, une façon de leur dire : vous en êtes capables. Pour ces lycéens, qui souvent ont perdu confiance en eux, c'est très important.* » Au cours de l'année, ils devront ensuite se distribuer les rôles dans leur mini-entreprise. Histoire, l'air de rien, de les inciter à sonder leurs talents. Présidente ? Trésorier ? Communicante ? À chacun de trouver pour quelle fonction il se sent à l'aise.

PRENDRE UNE BOUFFÉE D'OXYGÈNE

« *Cette pédagogie de projet permet de développer d'autres compétences que celles exigées en cours classiques et de mettre ainsi en valeur des jeunes qui ont été souvent malmenés au cours de leur scolarité* », précise Christophe Leroy, directeur général du groupe Ozanam. « *L'ambition de ce dispositif est de les remettre dans une spirale de la réussite, en leur donnant confiance. L'idée est vraiment de les réconcilier avec l'école,*

ajoute Frédéric Rousselle, directeur adjoint. C'est une année pour souffler et pour gagner en maturité. »

En effet, pour Alice, 18 ans, aujourd'hui en terminale, cette année en classe passerelle fut une bouffée d'oxygène. En troisième, elle fait un burn-out et rate la majeure partie de l'année. « *Je me mettais une grosse pression sur les notes. Je travaillais au moins trois heures chaque soir sur mes devoirs. J'ai vite perdu pied. J'étais épuisée, se remémore la lycéenne. En passerelle, j'ai retrouvé une relation saine à l'école car on peut aller à son rythme. Et ça change tout.* » Dans cette optique, pas question de réviser le programme de troisième de bout en bout et pas de pression sur les résultats, mais une attention constante portée aux difficultés des élèves et un accompagnement qui se veut attentif et bienveillant pour combler les retards que tous ont accumulés. « *L'important est qu'ils se sentent soutenus et qu'on calibre nos efforts pour les remettre à niveau* », appuie Louis Keunebrock, professeur principal de la classe passerelle.

Déscolarisée en troisième pour phobie scolaire, Lola, 15 ans, est aujourd'hui en seconde générale.

Elle aussi a repris pied au cours de cette année de transition. « *Les enseignants étaient super attentifs. Ça m'a complètement rassurée et donné une énorme confiance en moi. Quelque chose s'est débloqué. Maintenant, je n'ai plus la boule au ventre en allant au lycée.* » Victoire, 16 ans, elle aussi en seconde générale, a retrouvé une nouvelle motivation. « *J'avais des difficultés à l'école. J'étais complètement perdue et j'ai fini par baisser les bras. Mais ici, j'ai pu rattraper mon retard, sans stress. Je me suis sentie entourée. On me faisait comprendre que je pouvais y arriver. Et à ma grande surprise, j'étais contente d'aller en cours.* »

REJOINDRE LE CIRCUIT CLASSIQUE

Sauf ces deux heures de projet qui ponctent leur semaine, l'emploi du temps est identique à celui des secondes ordinaires. La matinée se poursuit donc avec le cours d'histoire. Au tableau : l'extrait d'un journal écrit par un poilu dans les tranchées. Objectif : réviser la manière de présenter un document historique. « *Pour l'instant, je pars de ce qui les intéresse, en général les deux guerres mondiales* », indique l'ensei-



Nathalie Avez accompagne deux lycéens pour leur projet entrepreneurial.



« En passerelle, j'ai retrouvé une relation saine à l'école car on peut aller à son rythme. Et ça change tout. »

ALICE, ANCIENNE ÉLÈVE DE LA SECONDE PASSERELLE DU LYCÉE OZANAM, À LILLE.

pas toujours possible de résorber tout le retard. Mais en général, plus de 80 % de nos élèves passerelle intègrent ensuite une seconde générale ou technologique. »

INTÉGRER L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Alternative motivante au redoublement, pause salutaire dans un parcours compliqué, où l'on oublie ses souffrances, où l'on reconstitue ses forces pour la suite : la formule a l'air de fonctionner. Matthéo, 20 ans, en deuxième année de BTS, en garde un très bon souvenir. « On n'est pas jugé et mis dans une case. On sent qu'on peut y arriver. Ça donne envie de continuer. Au collège, à cause de ma dyslexie et de ma dysorthographe, on voulait m'envoyer en bac pro, alors que je voulais intégrer une école d'ingénieurs. Et c'est ce que je vais faire l'année prochaine. » Matthéo est aujourd'hui fier de son parcours. Tout comme Raphaël, 20 ans lui aussi, encore surpris par sa marge de progression. « Au collège, je faisais le pitre. Ça ne m'intéressait pas, l'école. Mais en classe passerelle, l'ambiance était différente. Je me sentais plus libre, c'était beaucoup plus interactif. Petit à petit, j'ai pris goût à certaines disciplines. Je me suis mis à travailler. J'ai augmenté ma moyenne et j'ai intégré une seconde technologique. J'ai adoré ça. Aujourd'hui, je suis en deuxième année à l'ICAM, une école d'ingénieurs. Jamais, je n'aurais imaginé faire des études aussi longues. »



La seconde passerelle permet à des jeunes de raccrocher le système scolaire après une période difficile au collège.

gnant, Antoine Fouble. « Comme nous ne sommes pas contraints par un programme, on a le temps de revoir les bases. Le relationnel est très important au début. On y va doucement. » Le cours s'appuie sur un devoir fait à la maison. Une petite moitié de la classe, qui semble avoir travaillé, est motivée et participe volontiers. L'autre attend plus ou moins sagement que l'heure se termine. « Est-ce que c'est compliqué ? Tout le monde a compris ? » demande Antoine Fouble. Personne ne répond. Un silence pas forcément très engageant. « En seconde, on attend de vous que vous sachiez présenter une source », prévient pourtant l'enseignant.

Sous l'apparente décontraction de cette classe passerelle, les objectifs sont bien clairs et rappelés aux élèves : préparer l'entrée en seconde, qu'elle soit générale, technologique ou professionnelle. Autrement dit, rejoindre le circuit classique. Dès le mois de mars, le rythme d'apprentissage s'intensifiera pour éviter l'effet grand saut dans le vide, l'année suivante. « Nous ne faisons pas toujours de miracles, même si les enseignants, tous volontaires pour accompagner ces élèves, s'investissent pour les porter aussi loin que possible », précise Anaïs Havet, responsable du niveau seconde en charge des passerelles. « Ils arrivent ici du fait de grosses difficultés scolaires et il n'est